

# La stratégie du choc

## La montée d'un capitalisme du désastre

**Auteur : Naomi KLEIN**

Journaliste, essayiste et réalisatrice, diplômée de la *London School of Economics* ; auteure du best seller international *No Logo* ; contribue régulièrement à la rubrique internationale de *The Nation* et *The Guardian* ; réalisatrice en 2004, d'un documentaire, *The Take* sur l'occupation des usines en Argentine, co-produit avec le réalisateur *Avi Lewis*.

**Editeur : Actes Sud**

**Date de parution : mai 2008**

**Volume : 669 pages.**

### Intérêt de l'ouvrage

Qu'y a-t-il de commun entre le coup d'Etat de Pinochet au Chili en 1973, le massacre de la place Tiananmen en 1989, l'effondrement de l'Union soviétique, le naufrage de l'épopée Solidarnosc en Pologne, les difficultés rencontrées par Mandela dans l'Afrique du Sud post-apartheid, les attentats du 11 septembre, la guerre en Irak, le tsunami qui dévasta les côtes du Sri Lanka en 2004, le cyclone Katrina, l'année suivante, la pratique de la torture partout et en tous lieux (Abou Ghraïb ou Guantanamo) aujourd'hui ?

Selon Naomi Klein, tous ces événements de notre histoire récente sont reliées à l'avènement d'un « capitalisme du désastre ».

Approfondissant la réflexion militante entamée avec son best-seller *No Logo*, Naomi Klein dénonce, dans ce nouvel ouvrage, l'existence d'opérations concertées visant à assurer la prise de contrôle de la planète par les tenants d'un ultralibéralisme tout-puissant. Ce dernier exploite sciemment les crises et les désastres pour substituer la seule loi du marché et la barbarie de la spéculation aux valeurs démocratiques auxquelles les sociétés aspirent.

Remarquablement conduite et documentée, cette histoire secrète du libre marché dessine une nouvelle éthique de l'investigation journalistique et s'affirme comme une lecture indispensable pour réévaluer les enjeux des temps présent et à venir, vis-à-vis desquels les citoyens du monde portent, ensemble, une responsabilité impossible à déléguer.

### Concepts et Idées clés

#### → Composition de l'ouvrage

Une introduction, sept parties, vingt et un chapitres, une conclusion, des notes, des remerciements, un index et des mots clés.

#### → Idées principales

**L'introduction** intitulée « **Eloge de la table rase , trois décennies à défaire et à refaire le monde** », commence par l'analyse des suites de la catastrophe Katrina à La Nouvelle-Orléans avec l'intervention de Milton Friedman qui a piloté l'affectation des dollars, non à la remise en état et au renforcement des écoles publiques mais à la mise en place d'« écoles à charte » en un temps record (dix-neuf mois). Naomi Klein aboutit ainsi à la **définition du capitalisme du désastre : approche économique et politique qui consiste à remettre en cause systématiquement la sphère publique à la suite des cataclysmes et à traiter ces derniers comme des occasions d'engranger des profits.**

Elle rappelle les premières interventions de Friedman au **Chili**, où il exploite dès 1973 une crise d'une grande envergure, pour appliquer sa « thérapie de choc », aidé par les salles de torture du régime Pinochet, formule qui sera reprise en **Irak**. En 2004, au **Sri Lanka**, à la suite du Tsunami, les investisseurs ont érigé des stations balnéaires et empêcher les pêcheurs de reconstruire leurs villages au bord de l'eau. Elle analyse ensuite la crise **Argentine** des années 1970, le massacre de Tienanmen qui a permis à la **Chine** de transformer une partie du pays en gigantesque zone d'exportation, le choc des chars en **Russie** en 1993, la guerre des Malouines en 1982, les bombardements de Belgrade de 1999 qui ont tous créé des traumatismes propices à la mise en place rapide du traitement de choc économique. Enfin, grâce au 11 septembre 2001, il peut être appliqué aux **Etats-Unis** : privatisation des guerres et des catastrophes, réduction importante de la sphère publique, déréglementation totale des entreprises, réduction draconienne des dépenses publiques. L'auteure désigne ce système qui gomme les frontières entre le Gouvernement et l'Entreprise comme « **corporatiste** ». Il se caractérise par :

- D'immenses transferts de ressources publiques vers le privé, qui s'accompagnent souvent d'une explosion de l'endettement,
- un accroissement de l'écart entre riches à outrance et pauvres sans importance,
- un nationalisme exacerbé qui justifie des dépenses colossales dans le domaine de la sécurité

Elle montre également que la **torture** a pu être le partenaire silencieux de la croisade mondiale en faveur de la libéralisation des marchés. Elle présente enfin Friedman en opposition à Keynes et va développer ces différents éléments.

**La première partie « Deux docteurs de choc, recherche et développement », est composée de deux chapitres.**

**Le Chapitre 1, « Le laboratoire de la torture » Ewen Cameron, la CIA et l'obsession d'effacer l'esprit humain et de le reconstruire** commence par une interview de Gail Kastner, victime des expériences menées par la CIA sur les électrochocs et les méthodes spéciales d'interrogatoire à Montréal dans les années 50. Méthodes qui ont été appliquées depuis ces années un peu partout dans le monde depuis l'Algérie Française en passant par Saïgon, le Chili, et qui servent aujourd'hui à cuisiner les prisonniers à Guantanamo et à Abou Ghraïb. Elle présente ensuite de façon détaillée les travaux de Ewen Cameron : ce psychiatre, financé par la CIA, a travaillé sur les possibilités de contrôler l'esprit humain. Il est à l'origine de la théorie selon laquelle il suffit de faire subir une série de chocs aux patients pour déstabiliser et effacer leur esprit défaillant (théorie qualifiée de « la table rase »), puis de réécrire sur ces pages blanches pour reconstruire leur personnalité. Cette théorie, dont la phase de reconstruction n'a pas été validée, a été reprise par les partisans de la libre économie pour qui une catastrophe de grande envergure constitue la phase de déconstruction qui peut préparer le terrain des réformes. Pour l'instant les docteurs chocs de l'Irak, comme Cameron, savent détruire, mais ils semblent incapables de reconstruire.

**Le Chapitre 2, « L'autre docteur choc, Milton Friedman, et la quête d'un laboratoire du laisser-faire »** commence par les débuts de l'école de Chicago dans les années 50. Friedman, comme Cameron, se considérait investi d'une mission : revenir à l'état « naturel », celui où tout est en équilibre, celui précédents les distorsions causées par les interventions humaines. Là où Cameron projetait de ramener l'esprit humain à cet état vierge primordial, Friedman envisageait de déstructurer les sociétés et de rétablir un capitalisme pur, purgé de toutes les ingérences (réglementation gouvernementale, entraves au commerce et groupes d'intérêts particuliers). Comme Cameron encore, Friedman était d'avis que la seule façon de revenir à la pureté originelle consistait à faire délibérément subir au « patient » (ici l'économie dénaturée) des chocs douloureux. Cameron utilisait l'électricité pour provoquer des chocs. Friedman, lui, préconisait la stratégie politique. Il a eu besoin de quelques décennies pour mettre en application ses rêves d'oblitération radicale et de création du réel. L'auteure retrace ses débuts difficiles dans un contexte peu enclin à l'écoute de ses thèses, ses références à Hayek, son opposition aux Keynésiens et aux développementalistes et le soutien qu'il reçut des multinationales. Il forma des chiliens et inspira les méthodes employées en Iran dès 1953, au Brésil

dès 1964 et en Indonésie à partir de 1965. C'est avec le coup d'état de Pinochet en 1973, que peut émerger ce laboratoire du réel avec le premier Etat administré par l'école de Chicago.

**La seconde partie, « Le premier test, un accouchement douloureux », est composée de trois chapitres.**

**Le chapitre 3, « Etats de choc, la naissance sanglante de la contre-révolution »,** poursuit l'analyse des « événements » chiliens en s'attardant davantage sur les aspects économiques mis en place par les « Chicago Boys », conseillers de Pinochet. Il privatisa massivement, autorisa la finance spéculative, ouvrit les frontières et réduisit les dépenses gouvernementales (sauf pour l'armée), élimina le contrôle des prix afin de permettre aux lois naturelles de l'économie d'aboutir à équilibre naturel. En 1974, l'inflation atteignait 375 % avec une hausse considérable du chômage. Les produits d'importation inondaient le marché et la faim réapparaissait. Les Chicago Boys suggérèrent de renforcer la rigueur de l'application de leurs prescriptions et furent rejoints par Friedman en personne en 1975 qui y développa l'idée du traitement de choc pour la première fois. C'est alors qu'ils démantelèrent l'Etat providence dans l'espoir de donner naissance à l'utopie capitaliste pure. La brutale dépression provoqua une pauvreté généralisée. Les écoles publiques furent remplacées par des écoles à charte, le service de sécurité sociale fut privatisé.

Trois décennies après, les partisans du libéralisme économique parlent de « miracle chilien ». Pourtant, ce n'est qu'après le revirement de Pinochet, l'éviction des Chicago Boys et de l'Etat corporatiste (alliance d'un Etat policier et de grandes entreprises), au milieu des années 80, que le pays a retrouvé la croissance tout en restant un des pays les plus inégalitaires au monde.

Dans les années 70, le Chili servit de modèle au Brésil, à l'Argentine et à l'Uruguay tant du point de vue économique que politique, avec la gestion des « disparitions » comme moyen d'imposer l'ordre nouveau, en recevant les conseils avisés de la CIA sous couvert de la guerre contre le « terrorisme ».

**Le chapitre 4, « Faire table rase: ou comment la terreur fait son œuvre »,** rejette l'hypothèse de la distinction entre la politique économique de la thérapie de choc et les exécutions sommaires et la torture. La terreur est le moteur de la transition vers le « libre » marché. Plus tard, les opposants, syndicalistes, agriculteurs engagés dans des réformes agraires, travailleurs communautaires de ces pays furent reconnus comme victimes d'un « génocide » car les juntas avaient déclaré la guerre à toute une culture, avec la complicité de certaines entreprises. D'où les idées de nettoyage, de torture comme thérapie développées dans la suite de ce chapitre.

**Le chapitre 5, « Aucun rapport : ou comment une idéologie fut purifiée de ses crimes »,** insiste sur le caractère révisionniste de Friedman et la tentative de dissociation entre le traitement de choc économique et la torture, facilitée par le mouvement de défense des droits de l'homme et en particulier par Amnesty International qui a volontairement occulté la cause des abus dans ses rapports, tout en omettant le rôle du gouvernement des Etats-Unis, de la CIA, des propriétaires terriens et des multinationales. Ce choix s'explique par sa volonté de neutralité dans le contexte de la Guerre Froide. La Fondation Ford a également joué un rôle important dans cette dissociation en temps qu'organisation philanthropique qui a financé la formation d'étudiants chiliens ou indonésiens dans des universités américaines (Chicago) puis a aidé le mouvement des droits de l'homme alors que la firme était mêlée à l'appareil de terreur. L'auteure conclut en se demandant si la violence est inhérente au néolibéralisme.

**La troisième partie, « Survivre à ma démocratie : un arsenal de lois », est composée de trois chapitres.**

**Le chapitre 6, « Une guerre salvatrice : le thatchérisme et ses ennemis utiles »,** explique comment Margaret Thatcher a appliqué ces mêmes thèses alors que Richard Nixon n'avait pas écouté les préconisations de l'école de Chicago et était devenu keynésien. Elle s'attaqua d'abord aux logements sociaux mais son premier mandat fut un échec et le début des années 80 semblait dominé par des idées

keynésienne. La guerre des Malouines allait inverser la tendance et lui permettre d'introduire le premier programme de transformation capitaliste radicale d'une démocratie libérale occidentale. Elle montra ainsi que la mise en place de ce programme économique pouvait se faire sans coup d'état ou recours à la torture, mais avec l'aide d'une crise.

**Le chapitre 7, « Le nouveau docteur choc : quand la guerre économique supplante la dictature »,** revient sur l'Amérique latine, en Bolivie, au milieu des années 80, au moment où le pays connaît une grave crise économique. La thérapie de choc y est appliquée, dans un contexte démocratique, pour sortir de l'hyperinflation avec l'aide des Etats- Unis. Le programme appliqué comporte la suppression de la réglementation des prix, une augmentation des prix du pétrole de 300%, un gel des salaires des fonctionnaires, la compression des dépenses gouvernementales, l'ouverture aux importations... Effectivement l'inflation fut jugulée, mais le chômage explosa, la pauvreté s'accrut et la culture de la coca fut relancée, rendant l'économie bolivienne dépendante de la cocaïne. Les opposants furent mis à l'écart de façon plus douce qu'en Argentine ou au Chili. La Bolivie servit de modèle à une nouvelle forme d'autoritarisme plus acceptable : un coup d'état civil mené par des politiciens et des économistes en costume plutôt que par des militaires en uniforme.

**Le chapitre 8, « Du bon usage des crises : le marketing de la thérapie de choc »,** revient sur le rôle de l'hyperinflation en tant que choc qui avait permis les mesures d'urgence, et créé cet état d'exception indispensable à la suspension des règles démocratiques. La dette joua également en faveur de la thérapie de choc dans les toutes jeunes démocraties sud-américaines au milieu des années 80, puis dans tous les pays en développement, dette contractée par les juntas au profit de quelques uns. Ses effets furent renforcés par une très forte augmentation des taux d'intérêt et la chute des cours des matières premières. Les Chicago Boys détenaient à cette époque les postes clés du FMI et de la Banque Mondiale, les idées de Friedman purent ainsi être appliquées avec l'exploitation des crises pour ouvrir de nouveaux territoires au libre marché. Ce qui fut opéré en Amérique Latine et en Afrique entre 1983 et 1988. Peu à peu le capitalisme du désastre prenait forme.

**La quatrième partie, « Perdu dans la transition : pendant que nous pleurons, tremblons, dansions », est composée de cinq chapitres.**

**Le chapitre 9, « Où l'on claque la porte au nez de l'Histoire : une crise en Pologne, un massacre en Chine »,** commence par la Pologne dans les années 80 et retrace l'histoire du syndicat Solidarité et de Lech Walesa, son accession au pouvoir, ses difficultés devant l'énorme dette. Le FMI décida de laisser pourrir la situation pour pouvoir appliquer la thérapie de choc. En 1989, la solution polonaise fut encore plus radicale que la bolivienne, avec un démantèlement massif des structures de l'état. Aujourd'hui le chômage y atteint encore 20% et la pauvreté y est toujours préoccupante. Les grèves sauvèrent alors une partie du secteur public.

Au début des années 90, une centaine de pays « en transition » vont adhérer à cette idéologie. La Chine aussi invita Friedman en 1980 à initier les fonctionnaires et économistes du Parti à l'économie néolibérale... qui ne va pas pour lui forcément de pair avec les libertés politiques, ce qui ravit les dirigeants qui se sentaient plus proches du système Pinochet que du modèle américain. En 1988, il revint constater les grandes évolutions de la libéralisation des marchés et suggéra de durcir la thérapie de choc. L'opposition à ces réformes ultralibérales se manifesta dès 1989 sur la Place Tiananmen et se finit comme l'on sait : la réforme économique pouvait se poursuivre et s'accroître. Le choc du massacre avait rendu possible la thérapie de choc.

**Le chapitre 10, « Quand la démocratie naît dans les chaînes : la liberté étranglée de l'Afrique du Sud »,** retrace l'histoire de l'ANC depuis les années 50, les aspirations à la redistribution des richesses lors de la prise du pouvoir en 1990, et le refus du néolibéralisme à l'œuvre ailleurs. En 1994 pourtant, la politique mise en place creuse les inégalités et aggrave la criminalité : pourquoi ce revirement ? La dissociation politique et économique acceptée priva l'ANC des moyens de la transformation économique : impossible de toucher à la propriété privée, d'effectuer une réforme agraire, de construire des logements sociaux, de soigner contre le SIDA... Le pouvoir politique était factice en l'absence du pouvoir économique. Le marché fit le reste, la dette joua son rôle et on oublia les

nationalisations : on appliqua la thérapie de choc en 1996, en bradant les actifs publics pour rembourser la dette, et verser des retraites aux persécuteurs. La pauvreté a progressé, le taux de chômage des noirs a doublé, l'écart entre les riches et les pauvres s'est creusé, les sans logés sont plus nombreux que jamais.

**Le chapitre 11, « Le feu de joie d'une jeune démocratie : la Russie choisit l'option de Pinochet »,** part du désir de Gorbatchev d'assouplir l'économie soviétique et de la faire évoluer vers le modèle suédois. Pourtant en 1991 les autres nations lui ont imposé la thérapie de choc et un programme économique inspiré de l'école de Chicago. Eltsine remplace Gorbatchev et dissout l'Union Soviétique. Les décisions sont rapidement prises : libéralisation des prix, privatisation accélérée... sans que la population ait le temps de réagir. Les résultats furent vite visibles : un tiers de la population vivait sous le seuil de pauvreté en 1992. En 1993, le Parlement tenta de réagir mais les grandes puissances soutinrent Eltsine et ses Chicago boys qui purent aller plus loin dans leurs attaques, se rapprochant encore du modèle chilien. Après la reprise en main, de colossales compressions budgétaires et l'accélération des privatisations aboutirent au remplacement de l'Etat communiste par un Etat corporatiste, dont profitèrent quelques privilégiés. Pour rétablir sa popularité, il déclencha une guerre fin 1994 : la Tchétchénie sécessionniste était la cible idéale et Eltsine fut réélu en 1996, grâce également au financement des oligarques. La privatisation put se renforcer et les multinationales s'introduire dans leur capital. La corruption devint massive. Les attentats terroristes ébranlèrent le pays en 1999 et Poutine arriva au pouvoir. Aujourd'hui le bilan est terrible en termes de sans domicile fixe, d'alcoolisme, de toxicomanie, de victimes du SIDA, de suicide.

**Le chapitre 12, « Le ça du capitalisme : la Russie à l'ère du marché sauvage »,** poursuit l'analyse du cas Russe où l'aide du FMI ne vint pas, malgré les risques de famine, de montée du nationalisme voire du fascisme. Elle constate qu'il n'y a pas eu de plan Marshall pour la Russie car il n'y avait plus de Guerre Froide. Débarrassé de ce concurrent, nul besoin du keynésianisme, le capitalisme peut se montrer antisocial, antidémocratique, rustre, sauvage. La crise favorise la thérapie de choc, donc l'aide aurait été contre-productive.

Le Canada a subi cette phobie de la crise, exagérée par des statistiques manipulées par le FMI, qui a permis de prendre des mesures contre le système de protection sociale dans les années 90.

**Le chapitre 13, « Qu'elle brûle ! Le pillage de l'Asie et la chute d'un deuxième mur de Berlin »,** débute en Asie du Sud- Est à la fin des années 90. L'auteure décortique la « crise asiatique » née d'un cycle de peur classique, la non-intervention des financiers internationaux et des Etats-Unis. Ses conséquences, outre une austérité généralisée, sont la privatisation des services essentiels, l'abrogation des lois protégeant les travailleurs contre les licenciements collectifs, la suppression des barrières commerciales qui protégeaient ces marchés. Chômage massif, disparition de la classe moyenne, prostitution infantile, montée de l'extrémisme religieux et rachat des entreprises locales par des multinationales, suivirent. L'exploitation de ce désastre fut très rentable.

La chute des tigres représente la chute du deuxième mur de Berlin, c'est-à-dire la mort de l'idée selon laquelle il existe une troisième voie entre le capitalisme libéral et l'étatisme socialiste.

La thérapie de choc fut poussée trop loin en Indonésie et provoqua un contrecoup qui aboutit notamment à l'échec des négociations de l'OMC à Seattle en 1999 et à la naissance du mouvement altermondialiste. Cette nouvelle attitude de défi allait rendre difficile les thérapies de choc par des moyens pacifiques.

**La cinquième partie, « Des temps qui choquent : la montée d'un capitalisme du désastre », est composée de deux chapitres.**

**Le chapitre 14, « La thérapie de choc aux Etats-Unis : la bulle de la sécurité intérieure »,** attire l'attention sur le rôle de Rumsfeld et de Cheney dans l'évolution de l'armée aux Etats-Unis vers l'externalisation en collaboration avec Halliburton et Blackwater afin de lutter contre la bureaucratie du Pentagone. Désormais, les fonctions de base de l'Etat sont mises à la portée de toutes les convoitises et la théorie de la crise de Friedman entre dans la postmodernité. A partir de 2001, Bush déconstruit le gouvernement, arrache de vastes pans de la richesse publique et les jette en pâture à



l'Amérique corporatiste sous la double forme de réductions d'impôts et de contrats lucratifs. Les effets néfastes du démantèlement du secteur public se firent sentir le 11 septembre. Bush, cependant, ne se convertit pas au keynésianisme, accéléra l'externalisation et créa un Etat sécuritaire privatisé. L'industrie de la sécurité intérieure dépasse aujourd'hui en importance, et de loin, Hollywood ou l'industrie de la musique.

**Le chapitre 15, « Un Etat corporatiste : ou comment remplacer la porte à tambour par un portail »,** insiste sur la tradition existant aux Etats-Unis : la confusion de l'intérêt des multinationales avec l'intérêt national. Il donne ensuite des exemples de scandales liés à la corruption pendant les années Bush. Elle souligne l'absence de frontière entre l'Etat et le complexe du capitalisme du désastre. Il commence à aborder le cas de l'Irak et l'intérêt pour certains à diaboliser Saddam. Sur les champs de bataille d'Irak la fusion de ces objectifs politiques et financiers s'observèrent plus clairement que jamais.

**La sixième partie, « Irak : la boucle est bouclée ou le surchoc », est composée de trois chapitres.**

**Le chapitre 16, « Effacer l'Irak ou à la recherche d'un modèle pour le Moyen-Orient »,** commence en Irak en 2004, où elle montre que la violence extrême empêche de voir les intérêts qu'elle sert. La guerre a participé d'un choix stratégique rationnel pour pénétrer les économies fermées du Moyen-Orient et le degré de terreur fut proportionnel à l'importance des enjeux. L'auteur explique le choix de l'Irak puis l'invasion et l'occupation qui marquent le retour en force des méthodes de la croisade néolibérale pour construire un Etat corporatiste modèle libre de toute ingérence. Elle décrit le marketing de la peur, la destruction et le pillage du patrimoine culturel pour atteindre l'âme des irakiens et entamer le processus de contraction du secteur public. Le plan d'après-guerre de l'administration Bush prévoyait de conquérir le pays à coups de Pringles et de produits de la culture populaire américaine.

**Le chapitre 17, « Le contre-coup idéologique ou un désastre éminemment capitaliste »,** constate que la thérapie de choc imposée à l'Irak fut plus radicale encore que celle subie par l'ex Union Soviétique mais cette fois au profit d'entreprises américaines. Bremer appliqua ainsi le programme classique de l'école de Chicago avec un gouvernement « coquille vide » entièrement externalisé. Cet anti-plan Marshall de Bush fut un échec et conduisit au développement de l'extrémisme religieux et de la violence contre l'occupation étrangère, que l'auteur qualifie de contre-coup idéologique. En l'absence totale de réglementation, de nombreuses entreprises étrangères se livrèrent à de folles escroqueries.

**Le chapitre 18, « Le cercle complet : de la page blanche à la terre brûlée »,** explique l'ampleur du contre-coup idéologique en Irak par le nationalisme économique et le désir de la tenue d'élections libres bafoués par Bremer afin d'assurer aux multinationales américaines un accès illimité au pays. Le choc des corps fut mis en place pour réprimer la résistance, renouant avec les pratiques chiliennes et les privations sensorielles. Aujourd'hui, l'Irak est désintégrée, les entreprises étrangères ont quitté le pays, sauf celles de sécurité privée ou celles qui vont bénéficier de privatisation des ressources pétrolières envisagée. Halliburton fut l'entreprise qui tira le plus de profit du chaos. La guerre en Irak est ainsi devenue un nouveau modèle économique : guerre et reconstruction privatisées. Désormais, un nouveau territoire peut s'ouvrir n'importe où, aux premiers signes du désastre.

**La septième partie, « La zone verte mobile : zones tampons et murs anti-déflagration », est composée de trois chapitres.**

**Le chapitre 19, « Le nettoyage de la plage ou le deuxième tsunami »,** conduit Sri Lanka où les pêcheurs ont été chassés du littoral à la faveur de la vague géante, grâce à la création d'une zone tampon, au profit de l'industrie touristique qui détourna l'argent de la reconstruction. L'auteure explique que le vaste projet de transformer le Sri Lanka en paradis pour touristes haut de gamme, existait avant la vague mais n'avait pu aboutir. La vague permit la privatisation de l'eau potable, l'augmentation du prix de l'essence et l'instauration d'un Etat corporatiste épaulé par Washington.

Finalement, le tsunami a favorisé le capitalisme du désastre mais déclencha aussi la reprise de la guerre civile. Naomi Klein compare ces événements avec ceux d'octobre 1998, car l'ouragan Mitch qui avait atteint l'Amérique Centrale avait permis une vaste privatisation dans cette zone. Le second Tsunami toucha également la Thaïlande, les Maldives, l'Indonésie, l'Inde et entraîna l'extinction des modes de vie traditionnels.

Partout où elle a triomphé, l'école de Chicago a créé un prolétariat permanent dans lequel se retrouve 25 à 60 % de la population.

**Le chapitre 20, « L'apartheid du désastre, un monde composé de zones vertes et de zones rouges »** revient à La Nouvelle-Orléans au moment de l'ouragan Katrina, sur l'analyse du système de santé américain, sur les mesures prises par la suite, sur le rôle de certaines entreprises privées, en faisant des parallèles avec l'Irak. Elle oppose la zone verte parfaitement équipée et sécurisée pour les privilégiés à la zone rouge lieu de tous les dangers pour les damnés, zones qui existent dans toutes les régions dirigée par le capitalisme du désastre. Elle propose également la vision de l'avenir du capitalisme du désastre, de ses nouveaux marchés et de ce qu'elle appelle l'apartheid du désastre.

**Le chapitre 21, « Quand la paix ne sert plus à rien, Israël le signal d'alarme »** part du constat de la déconnexion entre stabilité politique et prospérité des marchés : un monde moins pacifique favorise désormais la réalisation de profits nettement plus élevés. Les secteurs les plus florissants sont ceux liés à la défense, à la sécurité intérieure, à la construction lourde et au pétrole. Le complexe du capitalisme du désastre ne déclenche pas délibérément les cataclysmes dont il se nourrit, mais les industriels qui le composent font tout pour que les désastreuses tendances se poursuivent. Ainsi le changement climatique est nié avec la complicité du monde des médias. Israël témoigne de ces évolutions, affronte les bombes au quotidien tout en ayant une économie en très bonne santé et constitue le modèle armes-caviar. L'auteur montre le rôle de l'afflux des soviétiques dans l'évolution de ce pays et du conflit israélo-palestinien et comment il est passé aux technologies de la sécurité intérieure. L'industrie de la guerre contre le terrorisme a sauvé l'économie vacillante d'Israël depuis quelques années. Cette société est devenue aussi plus inégalitaire et érige des murs autour des pauvres.

**L'auteur conclut sous le titre « Quand le choc s'essouffle, des peuples en route vers la reconstruction »** avec une première interrogation : Friedman mort, son mouvement lui survivra-t-il ? Le monde aujourd'hui est plus inégalitaire que jamais : les 2% d'adultes les plus riches du monde détiennent plus de la moitié de la richesse globale des ménages. Les criminels sont poursuivis, le consensus idéologique se fissure et le postulat de base : capitalisme et liberté sont indivisibles est remis en cause. De plus en plus, la théorie néolibérale est critiquée et ses adversaires remportent des victoires électorales. La xénophobie est une autre réaction qui se développe en particulier en Russie et en Europe de l'est alors qu'en Amérique latine, on s'attaque aux causes profondes de l'exclusion économique et aux privatisations et les thèses développementalistes resurgissent. De surcroît, ces pays dépendent moins des institutions financières de Washington que d'autres régions du globe et sont donc mieux prémunis contre des chocs futurs et grâce au pétrole, le Venezuela est devenu un prêteur important pour les pays en voie de développement qui peuvent ainsi contourner Washington et s'affranchir du FMI et de la Banque Mondiale. La Chine émerge elle aussi de son état de choc. Le Liban a résisté au choc, par des manifestations et des efforts de reconstruction parallèle. Les Mokens de Thaïlande ont résisté à la suite du tsunami et servent de modèle à des communautés de la Nouvelle-Orléans.

## UTILITE OPERATIONNELLE

Finalité et niveau		Raisons majeures	
Pour la pratique pédagogique	Terminale STG	—	Trop difficile à utiliser avec les élèves mais les concepts développés peuvent donner un éclairage intéressant aux cours d'économie, surtout pour montrer la différence entre le keynésianisme et la pensée néolibérale.

	BTS commerciaux	+	Essentiel pour tous les professeurs d'économie-gestion. Possible à utiliser avec les étudiants pour montrer qu'une troisième voie est peut exister. Une analyse du monde actuel qui est à découvrir et à réfléchir.
Pour la préparation à un concours	Capet	+	Théorie intéressante à connaître pour intégrer dans une réflexion sur l'évolution du capitalisme.
	Agrégation	+	Indispensable pour les futurs professeurs d'économie.
Pour la culture générale		+	Ouvrage à la portée de tous ceux qui voudraient s'initier ou développer une réflexion sur le capitalisme et son évolution.